

LE CAFE DE FLORE

Il y a trop de monde boulevard Saint Germain et trop de langues qui se croisent ou s'enchevêtrent, elles me perturbent. Le soleil est cru, éblouissant, pourtant il fait froid. Je m'arrête un instant devant l'église et finalement traverse la rue. Sans hésitation, j'entre au Café de Flore à demi vide. C'est l'heure creuse, me dis-je, en restant sur le seuil.

Au fond du café, un homme lit consciencieusement Le Monde. Seuls, ses yeux bougent de gauche à droite régulièrement. Non loin de lui, un autre écrit fiévreusement son courrier. On dirait qu'il est en colère : il jette sur le papier tous les reproches accumulés depuis tant d'années contre cette femme qui, maintenant vit sa vie comme si lui n'existait plus. Un couple parle à voix si basse que leurs visages se touchent presque. Chacun est même obligé de lire les paroles de l'un sur les lèvres de l'autre. Un couple sous-titré.

D'autres encore : une femme d'au moins soixante-dix ans, seule, une habituée sans doute, très élégante, très maquillée, immobile, déjà ailleurs. Un homme désœuvré dans le coin opposé, les yeux dans le vague, tout habillé de gris de la tête aux cheveux ; il a les mains croisées sur la table à côté d'une tasse à café vide. Un autre, deux tables plus loin, paraît beaucoup plus jeune. Il se veut élégant lui aussi mais son costume comme sa chemise sont de mauvais goût. Il regarde partout en s'agitant, en fumant compulsivement, son cendrier déborde. L'autre est en retard, viendra-t-il ?

Les trois garçons de café, habillés à l'ancienne, sont immobiles, leurs visages restent figés chacun dans une expression différentes. On dirait des figurants sur scène pour une pièce qui n'a pas encore commencé, peut-être les éléments d'un décor, à moins que ce ne soient simplement des personnages échappés du musée Grévin. Toutes les lumières du café sont allumées, on se demande pourquoi. Les bruits du boulevard sont assourdis.

Je vois tout ça du seuil, immobile moi aussi, comme si j'attendais les trois coups. Je me décide enfin à aller m'asseoir sans vraiment choisir de place. Je sors mon paquet de cigarettes et le pose sur la table. Un garçon s'approche en traînant le

pas sans perdre son allure digne. Je lui demande une bière. En prononçant ces paroles, j'ai su immédiatement qu'un dialogue étrange allait s'engager. J'avais lâché ce mot machinalement sans trop savoir ce que je disais alors que je n'aime pas beaucoup la bière.

- « A cette heure-ci, me dit-il ? »

Machinalement je regarde la pendule : il est dix heures moins cinq.

- « Oui, à cette heure-ci, à dix heures, pourquoi pas ?

- Oh moi, vous savez, j'ai l'habitude. Mais je me disais que c'était un peu tôt.

Et puis vous devriez être plus précis, il n'est que dix heures moins cinq.

- Un peu tôt ou un peu tard ?

- Ca dépend.

- Ca dépend de quoi ?

- Ca dépend si c'est le matin ou le soir, comment savoir.

- Comment savoir ? Mais on le sait tout de même. (Ma voix trahissait un léger doute qui ne m'échappait pas). Vous qui êtes toujours là avec cette même pendule à la même place, vous devez bien le savoir. Vous me prenez pour un imbécile ou quoi ? Le passé ne cesse de passer. Il ne cesse de nous faire passer dans son labyrinthe. Il ne s'inscrit pas seulement sur la pendule. Nous avalons le temps verre après verre, nous l'incorporons. Il pèse sur notre estomac et dans nos jambes. Ne me dites pas que vous ne vous ennuyez jamais et que vous ne souhaitez pas que le temps passe plus vite. Je suis sûr qu'il vous arrive de vous dire : encore une heure à rester ici, encore une demie heure, jusqu'au moment où la pendule ne marquera plus dix heures moins cinq et où ce sera enfin l'heure.

- L'heure de quoi, pouvez-vous me le dire ? Qu'est-ce que vous imaginez ? Que savez-vous de moi, monsieur je-sais-tout ? Je vais me faire consoler ou réchauffer par les bras ou les cuisses d'une femme grosse ou anguleuse, peu importe, mais douce ? Je vais entrer dans un autre café et enfin *me faire servir* n'importe quoi mais me faire servir ? Je me dépêcherai de rentrer dans mon studio de vingt mètres carré à Bagnolet ou à Sartrouville, enlever enfin mes chaussures et me masser les doigts de pieds en regardant la télé ? Dites-le donc ce que je vais faire !

- Non, je ne sais rien de vous et je m'en fiche. Vous n'aimez pas les conversations sérieuses. Nous parlions du temps qui passe ou ne passe pas. Vous n'êtes même pas fichu de me dire s'il c'est dix heures du matin ou du soir.

- Et vous, le savez vous ? »

Il me prend de court et soudain une épouvantable douleur au ventre et une étrange sensation dans les jambes me saisissent. Et puis l'angoisse monte dans la gorge.

- « Allez vous me répondre, lui dis-je alors d'une voix presque inaudible !

- Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Et de toute façon vous ne me croiriez pas. Vous ne serez pas certain si ce que je vous dis est vrai ou pas. Et puis je vais vous dire, vous m'agacez avec votre bière à dix heures, avec vos doigts tout jaunes. Vous fumez trop mon vieux, vous ne devez plus avoir de souffle et votre haleine doit sentir mauvais. Vous êtes-vous regardé dans une glace ? Faites-le, ne vous gênez pas, ce ne sont pas les glaces qui manquent ici, il n'y a même que ça. D'ailleurs moi je ne regarde les clients que dans les glaces, ça me fait moins mal aux yeux et à l'âme. Regardez-vous vous dis-je, vous êtes tout froissé, des cheveux au pantalon comme si vous sortiez d'une boîte où vous auriez été mal plié. Mais rassurez-vous, votre bière, vous l'aurez ».

Là-dessus, il tourne les talons et se dirige derrière le comptoir. Parfois il s'agite, parfois il disparaît, on dirait une marionnette de théâtre Guignol. Seul à ma table, je vois le boulevard Saint Germain et son flot de voitures anonymes. On devine le soleil caressant les passants, inconnus pressés et indifférents. Je regarde à nouveau le comptoir, attendant l'apparition du garçon. Me manque-il ?

Pendant ce temps, un souvenir m'est revenu. Un soir, en sortant d'un spectacle, il devait être une heure du matin, Eve et moi nous sommes entrés au Café de Flore. Etonné, j'entendis Eve commander naturellement au garçon impavide et à l'œil terne : « Un café au lait avec deux tartines beurrées, s'il vous plait ». Je l'ai regardée et lui ai demandé : « N'est-ce pas trop tôt pour prendre ton petit déjeuner » ? Sans aucun humour, Eve s'est alors lancée dans une longue argumentation pour me démontrer que, commander un café au lait avec deux tartines beurrées à une heure du matin, n'avait rien d'étonnant ni d'absurde. Mes tartines beurrées, les avais-je toujours mangées au petit déjeuner et jamais pour mon goût à quatre heures de l'après midi quand j'étais enfant, ou même, plus tard, dans la journée si j'avais un petit creux ? Elle ne comprenait pas ma remarque stupide, digne d'un piètre comptable ou d'un horloger en mal de pendule, voire d'un esprit étroit pour qui les choses sont immuablement réglées et qui ne tolérerait pas de mettre le trois avant le deux, comme si cela avait de l'importance, comme si cela allait changer l'ordre du monde et l'implacable du temps, alors que l'on savait bien que toutes les journées du

monde avaient vingt quatre heures et qu'au fond peu importait l'ordre dans lequel on les mettait pourvu qu'il y en ait vingt quatre. N'avait-on pas le droit de bouleverser cet ordre consensuel, que là était peut-être notre liberté ? Sa plaidoirie m'avait alors laissé sans voix et c'est dans un silence plus perplexe qu'hostile que je bus ma bière.

Sortant de ma rêverie, je vois le garçon devant moi, immobile qui me regarde sans me voir, aurait-on pu croire. Sans rien dire, il dépose la bière devant moi et me présente le ticket tourné dans le bon sens pour que je puisse lire le prix. Il allait repartir quand je lui demande en colère et à voix forte :

- « Attendez ! Au fond, vous voudriez me faire croire que vous êtes en dehors du temps, que vous avez ce privilège !

- Non mais à la fin, que cherchez-vous ? A quoi ça rime de crier ainsi ? Vous tenez tant que ça à vous faire remarquer, admirer peut-être » ?

J'ai éclaté de rire sans pouvoir m'arrêter et au milieu de ces rires qui s'échappaient, je lui dis :

- « Voulez-vous que je vous parle d'Eve ? Je vais vous parler d'elle. Je n'en parle jamais et ça me pèse. Je ne sais pas à qui en parler alors pourquoi pas à vous. Son nom et son visage tournent dans ma tête depuis qu'elle est morte, quoi que je fasse. Je vais tout vous raconter d'Eve ».

Je le vois soudain pâlir et s'asseoir maladroitement en face de moi.

- « Non, dit-il d'une voix sourde mais résolue, je ne le supporterais pas. Si vous le faisiez, ce serait entendre un air trop connu, une rengaine qui ne cesse de tourner en moi car la mort de ma femme m'est insupportable. D'ailleurs comment savez-vous qu'elle s'appelle Eve ? Je ne peux même pas tolérer d'entendre prononcer son nom quand je l'entends dans la rue, dans mes rêves ou dans mes insomnies ou n'importe où. Son nom qui frappe par hasard mon oreille, c'est son fantôme qui m'envahit et me paralyse. Et je ne veux pas vivre avec un fantôme, ça tient trop de place et ça me rejette hors du monde » !

Il prend nerveusement une cigarette dans mon paquet, joue machinalement avec elle, l'allume, inhale longuement la fumée en rejetant la tête en arrière. Je vois alors son cou ridé et le col sale de sa chemise. J'ai devant moi un vieil homme cassé comme un vieux jouet abandonné dans un coin poussiéreux de grenier, un homme mou et disloqué comme une marionnette de chiffon qu'aucune main ne viendrait faire vivre même de manière illusoire, une caricature d'homme usé comme un vieux vêtement trop porté puis abandonné au hasard.

- « Ecoutez, me dit-il, c'est moi qui vais tout vous raconter. C'est moi qui vais vous parler d'Eve et tant pis si ... »

- Non, lui dis-je en l'interrompant brusquement. Je ne veux pas vous entendre parler d'Eve, il n'en est pas question. Mais c'est le monde inversé ! Eve m'appartient, elle est mon Eve avec laquelle j'ai vécu tellement d'années que je ne sais même plus les compter. Et puis c'est moi le client donc c'est moi qui vais en parler ; vous, vous allez m'écouter et vous taire et à la fin je vous paierai comme convenu. Comment pourrions-nous l'un et l'autre parler d'Eve ? Si vous avez la vôtre elle doit forcément porter un autre nom. Que cherchez-vous à faire ? Vous voulez tout embrouiller ou quoi ? Vous voulez m'embrouiller, oui c'est ça. Vous êtes un mauvais garçon de café, j'aurais dû m'en douter. Vous avez réussi, vous êtes content ».

Il n'en a pas l'air et reste assis, la tête sur sa main gauche, le regard fixé sur le cendrier. Ses lèvres tombent de chaque côté de ses joues mal rasées. Il se tait et respire en faisant du bruit. Caricature d'homme épuisé, abattu.

Alors je ne regarde plus le garçon du Café de Flore. Je mets un billet sur la table en me levant calmement, trop calmement. Au ralenti, je regagne le boulevard Saint Germain pour me noyer dans la foule anonyme, dans l'oubli qui ne vient pas, empêché par trop de paroles retenues. Tous mes mots coincés au fond de ma gorge me fond mal à la gorge. Je ne marche pas droit, je titube et ne cesse de me heurter au visage d'Eve, toujours le même, insaisissable.

Claude Spielmann
2010